

LA CHANSON DU GRAND MEAULNES

Le mardi 22 septembre 1914, une section du 228^e d'Infanterie se voyait chargée d'une opération de reconnaissance dans la région des Eparges : les Allemands devaient s'organiser dans les bois qui séparent Saint-Rémy de Vaux-les-Palameix. Avec ses trois officiers en tête, la petite troupe s'était à peine engagée sous le couvert, froissant le tapis des premières feuilles mortes, qu'une fusillade éclata. Les trois officiers tombèrent. Mais l'un des trois cadavres resta introuvable...

Au suprême instant, le sous-lieutenant Alain Fournier avait déserté pour certain Domaine Mystérieux dont il avait si longtemps cherché le chemin...

Sans doute, dans le fracas et l'angoisse des événements d'alors ne se rendit-on pas compte tout de suite de la perte que les lettres françaises venaient de faire : avec Péguy et de la Ville de Mirmont, elles n'en devaient pas faire de plus grave. Cependant le nom d'Alain Fournier était déjà presque célèbre. Et avant de l'avoir été auprès de la foule qui s'intéresse aux compétitions du Prix Goncourt — ce prix, le *Grand Meaulnes* faillit l'obtenir en 1913 — ç'avait été auprès des lecteurs des revues littéraires d'alors que ce nom, si pur et si simple, avait été cher. C'est au bas de contes comme *Madeleine*, *Le Miracle de la Fermière* ou *Le Miracle des trois Dames du Village* qu'ils apprirent à le connaître : et de tous ces contes apparaissait déjà, comme en filigrane, la figure de ce *Grand Meaulnes*, héros d'un livre qui devrait être

le livre de chevet et presque le bréviaire de tous ceux qui croient encore, en notre âge de matérialisme motorisé, que le rêve constitue une vraie vie fort capable de consoler de l'autre. Or Alain Fournier ne fut pas sans pressentir que ce rêve-là se situait aux confins de la musique.

Jusqu'à quel point cependant fut-il musicien? Ou du moins, pour user d'un mot qu'il eût aimé aussi peu que moi-même, mélomane?

C'est ce que je voudrais examiner dans les pages qui suivent.

§

Y avait-il là-bas, à Epineuil-le-Fleuriel, dans la maison de l'enfance, un piano? Je ne veux le savoir que par la correspondance qu'il échangea avec Jacques Rivière, par cette correspondance vraiment fraternelle avant la lettre, si j'ose dire, puisque Jacques Rivière, on le sait, devait épouser sa sœur Isabelle tendrement chérie.

Ma sœur, écrit-il à Jacques Rivière, jouait pendant les vacances un morceau qui donnait une émotion mélancolique trop douce, d'une douceur qui donne la fièvre et fait penser à la mort. C'était sans valeur sans doute, et intitulé *Le Lac de Côme*.

Et autre part :

Il est neuf heures et il fait un grand froid de décembre. Je suis en étude entre une lampe qui me fait mal aux yeux et le poêle éteint. A l'autre bout de la grande salle déserte, quelqu'un s'écoute chanter *Quand les lilas refleuriront*. Je songe que quelque part il y a sûrement des âmes infiniment délicates et ignorantes que cette misérable chanson, comme les plus belles, a désolées.

Quand les lilas refleuriront ou *Le Lac de Côme* : c'est bien sûr « sans valeur aucune », ces très pauvres musiques-là. Mais pour des êtres aussi sensibles que lui, la musique, comme les paysages, ne se sépare jamais d'un état d'âme. *Le Lac de Côme* et *Les lilas*, c'était bien la

maison engourdie dans la chaleur des grands mois d'été, le lycée engourdi dans le froid des grands mois d'hiver. C'était — en sombre ou en clair — l'enfance, musique informulée...

Combien plus chères que ces musiques-là lui sont cependant les chansons populaires! Celles du Valois, un siècle plus tôt, avaient séduit Gérard de Nerval. Qu'Alain Fournier n'ait pas connu l'œuvre de Gérard, c'est possible, c'est même probable : son *Grand Meaulnes* n'en reste pas moins le grand frère de *Sylvie*. Mais l'œuvre du Fol Délicieux ne serait pas ce qu'elle est sans les vieilles rondes aux gazons de Mortefontaine : *Quand Biron voulut danser* ou *Trois filles dans un pré*. Tout à fait digne de ces authentiques chansons-là, la vieille complainte de la Fête Etrange du *Grand Meaulnes* :

Mes souliers sont rouges,
Adieu, mes amours!
Mes souliers sont rouges,
Adieu pour toujours!

Cependant dans sa correspondance, il parle quelque part du *Pont d'Avignon*.

Le Pont d'Avignon. En cherchant au fond de son cœur, dit-il, on ne trouve plus guère que de petites choses comme ça qui vous font dire français. Mais c'est là une valeur éminemment suggestive. Il faut du génie, dit Debussy, pour que la musique nouvelle vous redonne aujourd'hui, tout d'un coup, ces mêmes impressions.

Parenthèse : qu'on ne s'étonne pas trop de voir ainsi le maître de *Pelléas* rejoindre l'anonyme du XVIII^e siècle qui chanta puérilement les cérémonies saltatoires auxquelles incite l'ouvrage d'art de Saint-Bénazet. Ce sont là de ces choses dont les simples de cœur, mieux que les érudits, peuvent avoir l'intuition. Pendant la guerre, une sentinelle allemande entendant un mien ami prisonnier chanter les premières mesures de *l'Après-Midi d'un Faune* lui dit avec simplicité : « Schön fransozisch folklore... »

Cette parenthèse fermée, voyons comment Alain Fournier nous a lui-même ramené à ce Debussy, musicien auquel il avait voué une ferveur presque exclusive. Il y a, en musique, Bach et Mozart, Beethoven et Wagner, et même Chopin ce fuyant, insaisissable Chopin que Liszt disait habiter le pays des fées, ce qui aurait été suffisant pour le rendre cher à Alain Fournier. Cependant, nommet-il Chopin, Bach ou Mozart? Je ne le crois pas! Et quant à la musique contemporaine — la sienne, celle d'entre 1900 et 1914 — elle semble presque tenir pour lui entre le « beaucoup de bruit pour rien » de Gustave Charpentier et la « sottise inimaginable » de Jean Nouguès. La *Symphonie Espagnole* de Lalo fait figure d'un savant exercice, complètement dépourvu d'intérêt. Franck est régulier, calme, trop simple « avec un chant trop fait pour aller avec l'orchestre ». Si Jacques Rivière le moque d'être de l'avis de certain F..., il n'est cependant pas loin de considérer, avec lui, d'Indy comme « de la musique historique ». Enfin Ravel, le jeune Ravel, ne trouvera ni grâce, ni audience auprès de cet intransigeant « Pelléastre », que rend sourd une passion partisane :

C'est mauvais cette *Barque sur l'Océan*. Ravel croit-il vraiment faire du Debussy? En supposant cela, il a évidemment pensé au *Dialogue du Vent et de la Mer* où se décrit si délicieusement le spectacle intérieur d'une âme inquiète, exultante, chantante et tourmentée en face de la mer. Lui, le jeune homme, n'a vu qu'une harmonie imitative qui s'en va à vau-l'eau.

Nouvelle parenthèse : tout cela ne permettrait guère de garder des illusions sur les dons innés d'Alain Fournier critique musical. Sait-on cependant comment un homme qui, pour n'avoir rien eu d'un grand critique n'en tint pas moins jadis une place considérable dans cet art, sait-on comment Willy, pour le nommer, apprécia les premières pages de Maurice Ravel? « Ravel, un débutant médiocrement doué... »

Cette seconde parenthèse close comme la première,

constatons que c'est aux lisières de *Pelléas* que Jacques Rivière, en 1908, devait découvrir *Boris Godounov*.

Les mélodies y jaillissent d'un seul coup et vous cinglent et vous enveloppent comme un coup de vent imprévu. Je crois que je vais dire Moussorgsky, comme je dis Debussy et Claudel.

Et voilà qui fait déjà pressentir en Jacques Rivière le futur auteur d'*Etudes* (1925).

Mais si, dès 1908, Jacques Rivière a *Boris Godounov*, *Pétrouchka*, dès sa parution, appartient à Alain Fournier. L'œuvre de Strawinsky n'a certes point manqué de commentateurs. Je ne sais pourtant s'il en est qui y ont mis plus de pertinente poésie qu'Alain Fournier.

Je ne vois *Pétrouchka*, dit-il, ni primesautier, ni léger, ni bondissant, mais bien plutôt lourd et compliqué et inquiétant, inextricable et précis comme un rêve, comme les couloirs d'une ville inconnue où l'on s'enfonce dans la nuit. Et sur la dixième place, on retrouve la même parade et le même tambour. Et dans la trentième chambre, une petite angoisse nous saisit : on a peur de ne plus trouver la porte pour sortir. Trois marionnettes entrent alors en crevant les murs, et l'on se retrouve dans les coulisses de la parade. C'est là qu'on apprend enfin la vérité sur la tragique histoire et les amours mécaniques de Polichinelle. Invention prodigieuse, divertissante et tragique, logique et burlesque. Elle ne peut se comparer qu'à celle du rêve, toujours la même et toujours une autre, le rêve où je galope avec des éclats de rire dans toutes les chambres de mon cerveau.

Cependant ce n'est ni *Pétrouchka* ni *Boris Godounov* qui empêcheront jamais les deux amis de revenir à Debussy, à leur Debussy : « Que Debussy est grand ! », « Que les debussystes sont bêtes ! » Voici par exemple Jacques Rivière à une reprise de la *Damoiselle Elue* :

La Damoiselle Elue : intelligence exquise, subtile, vaporeuse, bleue et monotone comme le poème. On n'attend plus que l'âme...

Et voici Alain Fournier à la première de *La Mer*, « qui n'a pas un grand succès ».

Le premier mouvement comme des bribes de symphonies qui sortent avec les vagues, passent sur l'eau et y retombent. Le second mouvement un peu trop d'un virtuose. Le troisième, une merveille.

Enfin, voici Alain Fournier et Jacques Rivière l'un ou l'autre, l'un et l'autre à *Pelléas*. — « On joue *Pelléas* tel jour, vas-y. » — « Tu n'as pas été voir *Pelléas*. » — « J'ai revu *Pelléas*. » — « Pardon de t'avoir soupçonné d'infidélité envers *Pelléas* : j'ai su qu'on ne l'avait pas joué. » — Etc., etc... Inutile même qu'ils en parlent : le désir, l'appétit de *Pelléas* est dans tous les points de suspension de leurs lettres. Dans l'esseulement, dans le « loneliness » d'un dimanche de Londres — Alain Fournier qui n'est pas encore en voie de devenir romancier est allé faire un stage en Angleterre — *Pelléas* devient « tout ce qu'il y a au monde de lointain, de français et d'ami ».

Toute cette correspondance se situe entre 1905 et 1908. En cinq ou six ans (*Pelléas* est, on le sait, de 1902), la jeunesse intellectuelle n'avait pas perdu l'habitude de monter « là-haut » les soirs où l'Opéra-Comique consentait au miracle. Nos deux amis en rêvent la nuit et s'en écrivent le lendemain. « C'est admirable à toi, dit Jacques à Henri, d'avoir si bien deviné Debussy. » Il a raison. Jugez-en plutôt :

La musique, écrit-il, fait craquer de toutes parts ce poème, ce poème monotone de la poésie de l'amour, de la fièvre, des parcs, de la fraîcheur, de la mer qui y était implicitement contenu. La mer surtout, le rôle de la mer dans *Pelléas*. Quand je dis surtout, je veux dire par exemple.

Et autre part :

La mélodie rejoint les plus libres mélodies intérieures et les plus frustes accords de la voix humaine. C'est comme

un chant de l'au-delà dont la parole humaine est le grossier écho.

Mais ce chant de l'au-delà, n'est-ce pas celui dont nous devinons nous-mêmes l'écho, l'écho assourdi, indistinct dans telle phrase d'un de ses premiers contes : *L'Amour aime les lieux abandonnés*?

Eternellement nous nous parlerons ainsi tout bas, comme deux enfants qu'on a mis dormir ensemble la veille d'un grand bonheur, dans une maison inconnue...

...Voire dans cette autre phrase qui clôt la *Partie de Plaisir* dont le dédicataire n'était d'ailleurs autre que Debussy lui-même.

Une de ces femmes dit que tout est vain, que tout va s'évanouir, et que c'est une gloire pourtant. Celle que j'entends ainsi parmi toutes les autres est descendue la première, à l'heure où tout se mourait d'ennui en ce morne château, sur la colline grise qu'un orage semblait sans cesse menacer. Regardez comme elle est blonde et pâle sous son grand parasol noir.

Sans doute est-il bien permis à certains — j'en suis! — de voir la muse de Claude de France autrement que « pâle et blonde ». Il n'est pas moins vrai que c'est par son truchement qu'Alain Fournier a écouté, a fait sien quelques-uns des plus émouvants balbutiements de Maeterlinck; et le *Grand Meaulnes* s'en souviendra. « Je n'ai rien vu. Il n'y avait personne. Il n'y aura jamais personne. » Cela est dans le *Grand Meaulnes*; cela aurait pu être dans *Pelléas*.

D'ailleurs, dira-t-on jamais tous les regrets, tous les songes, tous les souvenirs, tous les rêves qui cristallisèrent autour de ce sujet qu'Alain Fournier porta toujours en lui, autour de ce roman qui fut l'œuvre de sa vie écourtée? Le 17 mai 1907, il entend la *Pastorale* de Beethoven.

Je ne sais rien de plus grand, dans aucun art, que la première partie de cette œuvre, écrit-il. C'est bien la paix,

Papaisement à la lisière de mes grands bois et toute la douce histoire.

Le 2 novembre 1905, il parcourt le Salon d'Automne et y remarque un petit tableau signé Decaté.

Une pianiste, le dos tourné, blonde, un grand manteau marron. Je ne pouvais m'en aller. Depuis deux mois, je n'avais pas eu un réveil aussi précis du souvenir. C'était à mourir, à jurer que c'était elle, grande, la tête un peu tombée, un soir.

Elle : celle-là qui dans « la douce histoire », au soir des noces, un grand manteau marron jeté sur les épaules et tournant le dos, jouera très doucement des airs de ronde et de chansonnettes... pour six ou sept petits garçons ou petites filles rangés comme sur une image, sages comme le sont les enfants lorsqu'il se fait tard. Et pourtant, malgré leur sagesse, ce petit salon n'est point attendant au *Children's Corner* où s'attardera l'esprit amusé de Debussy. Et le Pays sans Nom n'est point en terre d'Allemonde mais en Sologne.

« Ma prose serait à ce langage (celui des paysans Solognots) ce qu'est peut-être Debussy à la parole humaine », a-t-il dit quelque part. Soit. Mais qu'est-ce donc ceci sinon une leçon d'art? Debussy, qui fut un prestigieux artiste, en pouvait-il donner une autre à Alain Fournier, qui ne fut jamais qu'un grand enfant triste?

Certes, entre Alain Fournier et Debussy, on retrouve une identique réserve dans le lyrisme, une pudeur identique des choses du cœur. Maxime Jacob a cru pouvoir ajouter : « Un même sens du mystère, un même mystère des destinées. » Mais voilà bien ce que je ne crois pas! Chez Debussy, le mystère est statique : les choses et les êtres y baignent. Et si elle n'était sans nom, la destinée serait chez lui comme cette Anankè des vieux Grecs, laquelle était aveuglé et sourde. Chez Alain Fournier par contre, le mystère vient du fond des paysages. Et le destin là n'est rien de plus que celui que tout homme écoute en soi. Car ce destin a une voix : c'est un

appel dans le vent qui dit l'autre part et l'aventure. Mélisande ne sera jamais que la plus troublante des princesses de rêve. Mais peut-être existe-t-il encore aujourd'hui, dans quelque maison bourgeoise de province, une dame aux cheveux blanchissants qui, parce qu'elle fut jadis Yvonne de Gallais, sait le dernier mot de la douce histoire— le dernier nom qu'Henri aura murmuré, qu'il aura « chanté » en désertant dans les grands bois sombres de la Woëvre, un jour de fin septembre d'il y a plus de vingt ans...

JOSÉ BRUYR.